

POSTFACE

L'origine de ce livre est lointaine. J'ai eu la fortune qu'on me parle de Celan voici près de quarante-cinq ans, et j'ai eu le privilège de l'entendre lire et de faire sa connaissance peu de temps après. La première fois que je le vis, ce fut à Berlin, au mois de décembre 1967 J'étais dans cette ville pour un semestre, dans le cadre des études d'allemand que j'avais entreprises, à côté de mes études de français, à l'Université de Genève. Parmi les rares cours et séminaires qui restèrent inaffectés par les grèves qui paralysaient de manière à peu près complète la *Freie Universität*, et qui allaient gagner la France au printemps suivant, figuraient les enseignements de Peter Szondi à son Institut de littérature générale et comparée récemment créé. Celan fit des lectures deux soirs de suite. Le premier soir, le 18 décembre, à l'Akademie der Künste, devant une salle compacte et très attentive, et le lendemain au Séminaire de Szondi. Il neigeait fort ce jour-là et comme Szondi nous avait annoncé, la semaine précédente, que Celan lirait des poèmes de son dernier recueil *Atemwende*, qui avait paru fin août, et qui commence par les vers :

DU DARFST mich getrost
mit Schnee bewirten¹¹⁵

TU PEUX sans crainte
m'offrir de la neige

¹¹⁵ GW II, 11.

je me souviens avoir pensé que rien ne serait plus approprié que ces mots-là. Bien entendu, Celan ne commença pas par ce poème, qu'il ne lut pas d'ailleurs, je ne mentionne l'anecdote que pour illustrer la frivolité avec laquelle j'abordais cette œuvre.

Tout de même, je savais déjà beaucoup de ses poèmes par cœur et de les lui entendre lire ne fit que les graver de manière plus profonde encore dans ma mémoire. La voix de Celan – je veux dire son intonation, sa manière de prononcer les mots – est, depuis, inséparable pour moi de ses textes. On peut la retrouver facilement dans les enregistrements qui sont désormais disponibles sous forme de disques et je ne saurais assez en recommander l'écoute à tous ceux qui voudraient vérifier combien s'applique ici l'équivalence qu'il établit lui-même dans *Le Méridien*, entre un souffle, une direction et un destin. La gravité avec laquelle il lisait est bien sûr la gravité même de ses poèmes, ceux-ci n'ont pas besoin de l'apport de la voix de leur auteur pour s'imposer. Il n'en reste pas moins que cette voix rend plus incontestable encore à la fois le fait que celui qui parle ne parle que « sous l'angle d'inclinaison de son existence propre » et celui que sa diction donne aux mots, en les actualisant, une forme de présence plus intense encore. À l'Akademie der Künste, Celan lut entre autres « Tenebrae » et lorsque, – sous le coup de l'émotion que cette lecture avait suscitée – je lui dis quelques semaines plus tard que la salle l'avait écouté « religieusement », « comme s'il s'était agi d'une prière », il me répondit en souriant : « Aber es ist doch nur ein Gedicht ! », « ce n'est pourtant qu'un poème ! » Trompé par la forme, j'avais bien saisi le pathétique, mais non la force critique contenue dans un texte qui ne semble déférer à l'Office des ténèbres que pour retourner celui-ci contre lui-même. Il n'empêche : si « Tenebrae » est un poème terrible, à la mesure de ce dont il parle, la simplicité de sa diction,

appuyée sur cette imploration renversée, pouvait induire un lecteur naïf à accréditer l'imploration plutôt que le renversement accusateur de celle-ci. Ce qu'Adorno désignera à juste titre comme la « discrétion infinie¹¹⁶ » de Celan est telle qu'elle peut recouvrir, si l'on n'y prend pas garde, la véhémence de sa contre-parole.

Début janvier 1968, rue Jacob à Paris, je me retrouvai à l'Hôtel d'Angleterre, où logeaient Bernhard et Renate Böschenstein, mes professeurs de littérature allemande à Genève, et mes initiateurs à sa poésie, à qui Celan avait dit qu'il passerait les prendre et auquel, comme il en avait été convenu avec lui, je fus présenté. Je le revis le mois suivant à Genève où il avait été invité à lire et où je lui remis, dans une petite boîte de cuir, une pierre que j'avais ramenée pour lui, l'année précédente, de Massada.

Parti comme volontaire au moment de la Guerre des Six Jours, j'étais arrivé le soir du 9 juin 1967 à l'aéroport de Tel-Aviv d'où l'on m'envoya d'abord dans un mochav puis dans le kibboutz voisin où j'allais rencontrer ma future femme. Durant un week-end de cet été, nous avons gravi, elle et moi, le petit chemin qui grimpe en zig-zag à l'ancienne forteresse de Massada, symbole de la résistance juive (contre les Romains). Or peu après le début de la guerre, Celan avait publié dans la *Neue Zürcher Zeitung* un poème intitulé « Denk dir » dans lequel il est question, dans une manière de paradoxe typique de sa poésie, du « Moorsoldat von Massada », du « soldat des marais de Massada » dans lequel, par une condensation audacieuse, il assimilait un chant de prisonniers de l'Allemagne du Nord avec cette forteresse aussi peu marécageuse que possible, mais dont le soldat devenait ainsi la figure de la volonté de survie d'Israël. Comme la poésie de Celan,

¹¹⁶ « Die unendliche Diskretion, mit der Celans Radikalismus verfährt, wächst seiner Kraft zu. » Th. W. Adorno, *Gesammelte Schriften 7. Ästhetische Theorie*, Francfort, Suhrkamp, 1970, 477.

depuis ses débuts, aime à convoquer les pierres, j'en avais glané une pour lui sans trop penser à la manière dont je la lui remettrais. L'occasion s'en trouva donc, un peu plus d'une demi année plus tard. Cette pierre allait devenir une sorte de talisman (au moins de nos rencontres) puisque au mois de mai suivant je reçus de lui la lettre suivante :

Cher John Edwin Jackson,

dans la nuit du 10 au 11 mai,
rue Tournefort – là où je vous ai
rencontré il y avait une barricade,
tenue, en partie, par des anarchistes, une
autre était à qq. pas –, je me
suis retrouvé seul avec deux livres
et votre pierre ramenée de Massada.

Je vous serre la main

Paul Celan

45 rue d'Ulm, Paris le 13 mai 1968,
23 heures 20 –

Ce n'est pas tout. Lorsque je le revis pour la dernière fois, un mois avant sa mort, c'était à Stuttgart en 1970, à l'occasion des journées commémoratives du bicentenaire de la naissance de Hölderlin, où, en compagnie d'André du Bouchet, il avait été invité à lire des poèmes, il me dit que l'année précédente il avait été en Israël pour la première fois, qu'il y avait emmené la pierre que je lui avais donnée mais qu'il l'avait ramenée avec lui.

Je mentionne cette anecdote parce qu'elle illustre au moins deux traits qui sont importants pour comprendre Celan. Le premier est l'extrême précision qu'il mettait à distinguer dans ses rapports avec autrui l'occasion ou la raison qui justifiait à ses yeux l'attention ou la confiance qu'il vous accordait. Le deuxième est le caractère presque magique qu'il prêtait à certains objets, certains mots ou

certaines circonstances qui lui servaient à tracer ce qu'il nomma, d'un mot peut-être emprunté à Nelly Sachs, mais auquel il allait donner une résonance tout à fait inédite, des *méridiens*¹¹⁷.

Ces méridiens, il faut en comprendre l'importance sur le fond d'une double donnée capitale. La première est la situation d'exil du poète. Paul Celan n'était pas seulement exilé de son lieu natal, il en était séparé aussi par le fait que l'histoire avait en quelque sorte dévoré ce lieu. Le méridien avait pour sens de le relier à ce qui n'était plus, rétablissant ainsi une sorte de géographie intérieure, aussi bien temporelle que spatiale, dans laquelle sa Bucovine natale pouvait s'associer aussi bien à son présent parisien qu'au passé millénaire de son peuple. La seconde est la mort qui avait accompagné cette dévoration. Cette mort, il la portait en lui comme j'avoue n'avoir jamais, depuis, rencontré personne qu'elle hantât ainsi. Aussi bien, la poésie devenait-elle l'essentiel de ce qu'il avait à opposer à cette mort que sa parole avait pourtant intériorisée au plus profond d'elle-même. La mélancolie qui était si sensible dans son regard en attestait la présence continue comme le sourire qu'il avait, à des moments, témoignait de sa volonté de ne pas la laisser tout emporter. Celan était à la fois le plus vulnérable et le plus susceptible des poètes et pouvait être malgré cela le plus enjoué aussi. Son humour était parfois décapant. Henri Thomas, qui l'a connu, m'a raconté que dans une conversation où un Staliniens français s'en prenait violemment au genre de l'autobiographie qu'il dénonçait comme un genre bourgeois, Celan avait rétorqué ironiquement : « Oui, vous autres, vous préférez

¹¹⁷ Nelly Sachs lui écrivait en octobre 1959, soit un an avant son discours de réception du prix Büchner intitulé précisément *Le Méridien* « Zwischen Paris und Stockholm läuft der Meridian des Schmerzes und des Trostes » (« Entre Paris et Stockholm passe le méridien de la douleur et de la consolation ».) Paul Celan/Nelly Sachs, *Briefwechsel*, Francfort, Suhrkamp, 1993, 25.

l'auto-critique... ». À Genève, lors d'une soirée où Bernhard Böschenstein mentionnait que, pour le grand poète baroque allemand Quirinus Kuhlmann, la ville de Lausanne était sacrée parce qu'elle rimait avec « hosann(a) », Celan se demanda « Avec quoi Genève (Genf en allemand) pourrait-elle rimer? » pour répondre aussitôt « Senf! » (moutarde). Le langage ne cessait jamais d'être pour lui l'espace d'une virtualité inépuisable où l'invention le disputait à la précision. Un jour que je lui montrais une traduction que j'avais faite de son poème « Die Silbe Schmerz », que j'avais, sans réfléchir, traduit selon le sens « La syllabe douleur », il me répondit : « Mais « Schmerz » est pour moi une syllabe! » Je me console en me disant que même en traduisant le titre, comme je le ferais aujourd'hui, par « La syllabe peine », ma version ne saurait pas capter les associations ou les connotations qui définissent le mot allemand, ce mot qui peut rimer avec « Scherz » (plaisanterie) comme avec « Herz » (cœur). Pour lui, cette syllabe était immédiatement présente, aussi bien comme réalité affective que comme support de tout un éventail de possibilités purement verbales. Son rapport aux mots donnait ainsi l'impression d'être placé à la fois, et contradictoirement, sous le signe d'une sorte de nécessité implacable et de la plus grande liberté. Cette contradiction réglait d'ailleurs aussi son quotidien. Celan était hanté par les signes d'un anti-sémitisme qu'il croyait voir renaître. Un matin que nous nous promenions ensemble près de la place de la Contrescarpe, il me mena exprès dans une cabine téléphonique pour me montrer un « mort aux juifs! » gravé sur une des plaques qui portent les instructions d'usage. À Stuttgart, moins d'un mois avant sa mort, le sentiment qu'il avait que d'anciens nazis se trouvaient peut-être dans la salle où il lisait, donna à cette lecture une dimension de cruauté, tournée à la fois vers les autres et vers soi, presque insupportable. Et pourtant, le matin

même de cette lecture, j'avais été le témoin de la spontanéité avec laquelle il savait donner aux actions les plus simples de la vie le sens d'un geste de liberté. Nous étions attablés, Celan, du Bouchet, Böschenstein et moi pour le petit déjeuner, lorsqu'arriva aussi Martin Walser, le romancier allemand à succès, qui avait fait, la veille, la conférence inaugurale de cette commémoration de Hölderlin et qui, s'installant à la table voisine qui était séparée de la nôtre par une grille, lui tendit la main à travers celle-ci. Celan, au lieu de la prendre, sortit de l'alvéole pour lui serrer la main en lui disant : « Ich befreie Sie », « je vous libère ». Rien ne pouvait être plus simple ni plus éloquent que ce geste qui m'est resté comme le symbole de la liberté qu'il avait conquise et qu'il avait su inséparablement unir au langage de ses poèmes.

Que moins d'un mois plus tard la mélancolie l'ait emporté n'étonna qu'à moitié ceux qui le connaissaient. Celan était de toutes façons en sursis. La mort l'avait marqué dès Czernowitz ou du moins depuis qu'il avait appris le meurtre de sa mère. La violence destructrice des génocidaires, quand elle a été vécue, intériorisée comme elle l'avait été chez lui, ne s'arrêta pas en 1945, assez d'autres suicides ultérieurs de survivants l'ont prouvé. En ce sens, comme Wolfgang Emmerich a eu raison de le soutenir¹¹⁸, la formule la plus juste pour parler de la mort de Celan est sans doute celle d'Ingeborg Bachmann, qui, dans son roman *Malina* et sous le couvert de la fiction, parvient à ressaisir d'un seul coup et l'amour qu'elle lui porta et la réalité ultime de son destin :

Mein Leben ist zu Ende, denn er ist auf dem Transport im
Fluß ertrunken, er war mein Leben. Ich habe ihn mehr geliebt
als mein Leben¹¹⁹.

¹¹⁸ Wolfgang Emmerich, *Paul Celan*, Rowohlt, Reinbek bei Hamburg, 1999, 79-80.

¹¹⁹ Ingeborg Bachmann, *Werke* 3, Munich/Zurich, 1978, 68.

Ma vie est finie, car il est mort noyé dans le fleuve pendant le transport, il était ma vie. Je l'ai aimé plus que ma vie.

On pourrait aussi traduire le mot « Transport » par déportation. Celan est mort noyé durant la déportation différée que fut aussi cette existence parisienne qu'à la fin il n'avait sans doute plus de force pour soutenir. À sa manière, il avait rejoint le « Gelände mit der untrüglichen Spur », l'étendue à la trace impossible à confondre. Sur sa table de travail, 6 avenue Émile Zola, son dernier domicile, était ouverte la biographie de Hölderlin par Wilhelm Michel à la page où celui-ci rapporte les mots de Clemens Brentano « Manchmal wird dieser Genius dunkel und versinkt in den bitteren Brunnen seines Herzens » (« Parfois ce génie s'obscurcit et sombre dans la fontaine amère de son cœur »). Amère, telle l'amande à laquelle il avait demandé d'être assimilé, vingt ans plus tôt.

TABLE

AVERTISSEMENT	7
Chapitre I : <i>La contre-parole</i>	9
Chapitre 2 : <i>Le principe dialogique</i>	41
Chapitre 3 : <i>La poétique de la « Strette »</i>	75
Chapitre 4 : « <i>Russkij Poète</i> »	107
Chapitre 5 : <i>Le tournant des dernières années</i>	123
POSTFACE	145